

JOURNAL DES JOURNÉES N° 64

le mardi 1^{er} décembre 2009, édition de 23h 20

FLASH

par Lilia Mahjoub

Hier, dans un magasin du 7^{ème} arrondissement, je me trouve tout juste à côté de Raymond Domenech, entraîneur de l'équipe nationale de football. Il est en train de regarder des objets disposés sur un présentoir. Il est grand, mince, vêtu sportivement, et bien plus séduisant qu'en photo ou à l'écran.

Je m'avance vers lui : « *Monsieur Domenech...* ». Il me sourit. « *Je me présente, je suis psychanalyste...* » Il esquisse un petit mouvement de recul, mimant la protection.

« *J'ai un ami psychanalyste, qui s'appelle Jacques-Alain Miller, et qui a écrit un article sur la fameuse main... - Ah oui, oui, oui.... C'est dans Le Point, je crois ?, me répond-t-il. Je l'ai lu, oui, c'est un article qui va bien au-delà de tout ce qui a été dit ou écrit là-dessus, qui dépasse les clivages, pour et contre. Oui, c'est d'un autre niveau. Vous savez, ça m'a fait beaucoup de bien de le lire.* » Et il manifeste, dans une sorte de relâchement de pression du corps, cet effet bienfaisant.

Je lui dis que l'article est aussi paru dans un journal argentin, *La Nación*. « *Ah oui, bien sûr, me répond-il, la main de Dieu, Maradona... Remerciez votre ami pour cet article, merci, merci beaucoup.* »

Nous nous saluons, et nous nous quittons.

UNIVERSITE JACQUES-LACAN

en formation

- **Alain Grosrichard** commencera en 2010 un Séminaire de recherche intitulé « Le philosophe et son Turc (Avatars du Prophète au temps des Lumières) » : alain.grosrichard@noos.fr

- **Guy Briole** prépare un Séminaire de recherche intitulé : « Lecture psychanalytique de la

clinique psychiatrique » : guybriole@orange.fr

- **Marco Mauas** a accueilli avec faveur ma proposition, surgie sur Twitter, d'élucider et de commenter les thèses de l'extrême-gauche dite lacanienne (Badiou, Zizek) concernant les Juifs, Israël, la Palestine ; ce sera un Atelier qui se tiendra à Tel-Aviv sur « Shoah, Zionism, and the 'lacanian' extreme left » : contacter [marmauas](#) sur Twitter.

- J'ai proposé à mon amie **Vera Gorali** d'associer à l'UJL son Séminaire de recherche qui commence à l'Institut clinique de Buenos Aires, sur « La pratica analitica en el Campo freudiano en Argentina, desde 1980 » : veragorali@yahoo.com.ar

- En dérivation sur mon Séminaire de doctorat, j'ai demandé à **Kristell Jeannot** d'animer un Atelier à partir de sa thèse en cours de rédaction sur Lacan et Marie de la Trinité : « Lacan, la femme, la folie, l'infini » : kristell.jeannot@gmail.com

SUR LA POLITIQUE DE LA PASSE

Dominique Chauvin, *Dans la série (suite et fin)*

Dominique Laurent, *Désir d'analysant et désir de passe*

Giorgia Tiscini, *On tue le désir des jeunes*

Hélène Bonnaud, *L'écriture et la transmission des passes*

Jean-Claude Razavet, *Pour le Collège de la passe*

Laure Naveau, *Le pas de savoir*

Miquel Bassols, *Passe charnière*

Patricia Bosquin-Caroz, « *Il n'y a pas le feu* »

Philippe Chanjou, *La nécessité de la réponse, ou le mentor généralisé*

Philippe La Sagna, *De la poussière dans nos dispositifs ?*

Pierre-Gilles Guéguen, *À Philippe Hellebois*

Serge Cottet, *Contribution*

Sophie Marret, *Le recul de la certitude*

*

L’AFTER DES JOURNÉES

par Jacques-Alain Miller

*

COURRIER DE RENNES

A paraître dans les prochains numéros

Agnès Aflalo, Carole Dewambrechies-La Sagna,
Catherine Lazarus-Matet, Daniel Roy,
François Leguil, Guy Briole, Jocelyne Turgis,
Marc Gabbai, Marie-Christine Patureau Mirand,
Stella Harrisson, Thierry Vigneron, Yasmine Grasser,
etc.

(liste non exhaustive)

DANS LA SÉRIE (suite et fin)

par **Dominique Chauvin**

Cet arrêt dans mon élan ne fut ni l’effet de la réponse du cartel, ni celui du peu de place donné au témoignage du passant lambda. Il s’agit là, en effet, d’un phénomène institutionnel. Dans le cercle plus restreint de mes amis ou des cartels auxquels je

participais, je ne me privai pas de parler de ma passe et rencontrai toujours un intérêt attentif. Grâce à la période de désinhibition qui avait accompagné la procédure, je commençais à intervenir avec moins de difficulté et plus de plaisir, aussi bien dans l'ACF que dans les institutions où je travaillais.

La réponse en deux temps qui me fut faite n'était qu'une contingence parmi d'autres, beaucoup plus graves, qui survinrent au même moment. Cette année d'attente supplémentaire que je m'imposai à moi-même constitua, en revanche, un frein. Arrêtée sur ma lancée, il m'a semblé que j'aurais à soulever des montagnes pour reprendre les choses où je les avait laissées... Dans le binôme désir/volonté, je dois donc conclure que le deuxième terme n'était pas assez affirmé chez moi, ni peut-être même le premier, quoi que j'aie pu en penser. Je tentai un timide retour à l'analyse mais, décidément non, ça ne marchait plus.

Je suis restée sur un regret, non pas celui de n'avoir pas été nommée AE, je ne m'en sentais ni la vocation ni la disponibilité. J'avais plutôt assumé cette éventualité comme un risque, faible sans doute... La passe, rien qu'un petit mois de « travail de passe », m'avait déjà beaucoup éprouvée. Trouvant l'expérience incompatible avec une vie professionnelle épuisante, j'y avais consacré les vacances d'été. Je m'étais enfermée dans mon appartement et avais écrit jusqu'à 24 heures d'affilée, remettant en question Freud, Lacan, et tout ce que j'avais appris depuis vingt ans. Je savais que je m'étais mise physiquement en danger et ne me voyais pas reporter d'un an mon témoignage avec la perspective, pensais-je, de devoir tout recommencer.

Le témoignage lui-même, je l'ai donc plutôt bâclé, et voici mon regret : d'avoir fini par lâcher, de n'avoir pas fait de mon mieux. Ma conception de ce « mieux », comme bien d'autres choses, a d'ailleurs beaucoup évolué depuis lors : à l'époque, je me croyais tenue de faire, autant qu'il était possible, le tour de la question. J'avais, au cours de ce mois de travail solitaire, accumulé un matériel considérable et je butais sur la façon de l'organiser. Je cherchais un plan, n'en trouvant aucun qui convienne. Pressée par le temps, je finis par tout livrer en vrac, sans rien élaborer de plus entre les entretiens avec les passeurs, sans chercher d'ailleurs à les convaincre, à « faire passer » mon expérience – et manquant finalement la chance de cette rencontre. Je m'étais pourtant longuement interrogée sur la place que j'assignais aux passeurs, très troublée par le fait qu'ils soient deux, ce deux qui revenait en force et dont je n'arrivais pas à me dépêtrer. Quand je pus conclure qu'il fallait aussi de l'imaginaire, cela le remit, en effet, à sa place.

Mais un désir de témoignage continuait sans doute à insister. A preuve la façon dont, à ma grande surprise, une proposition d'intervention m'est venue, suscitée par ces journées, auxquelles je n'avais pourtant pas eu l'intention de participer. Cela « m'est venu », c'est la seule façon de le dire, puisque ça se produisit au cours d'un rêve. Je n'y changeai rien, ajoutant juste un brin de conclusion, où je soulignai d'ailleurs un peu trop la dimension de la castration. Etait-ce complètement hors sujet ? Ce versant fait aussi partie de la fin de l'analyse, et de la pratique aussi bien, c'est pourquoi j'ai été sensible à la note apportée par Estelle Bialek.

Je ne me suis pas demandé si ce texte avait chance de « passer ». Bien sûr que non, me serais-je dit si j'y avais un peu réfléchi. J'étais cependant consciente d'être en décalage par rapport au thème proposé ! Il s'agissait encore de ma passe mais, loin cette fois de faire un effort d'organisation et de cohérence, je m'en étais remise à la logique du rêve, à l'inconscient, qui avait sélectionné quelques points forts de ma cure.

Je me suis beaucoup amusée à écrire ce texte, c'est la première fois que j'écris quelque chose avec autant de plaisir et de légèreté. Ce qui ne veut pas dire que je n'y aie apporté tout mes soins. Mais il n'était pas fait pour « passer » et il ne passa pas. Je suis tentée de mettre aussi cette sorte d'insouciance vis-à-vis du but à poursuivre au compte d'un déficit de « volonté ».

Revenons à la question qui concerne en ce moment l'Ecole dans son ensemble. Anne Marie Le Mercier déplore que rares soient les écrits sur la passe dus à des non - AE. Un élément de réponse est peut-être qu'ils ne sont pas forcément bien accueillis, car le cadre adéquat n'existe pas. J'ai essayé, une fois, d'envoyer un argument pour une journée de l'Envers de Paris, si je me souviens bien. Il me fut répondu avec beaucoup de tact que c'était très intéressant, comme tous les témoignages de passe, mais ne correspondait pas à ce qui était attendu à l'Envers. Petite déception sur le moment, soulagement ensuite.

Il revient à chacun d'essayer de faire quelque chose de la réponse qu'il reçoit, celle de la nomination n'étant pas la plus facile, à coup sûr ! Chacun est libre aussi de se présenter plusieurs fois à la passe, s'il lui semble n'avoir pas su ou pas pu se faire entendre. Mais sur un plan plus général, quand on se demande ce que l'Ecole fait de ces témoignages, force est de constater qu'ils restent en grande partie sous le boisseau.

Je croyais que ce temps du témoignage était depuis longtemps derrière moi. Et voilà qu'il suffit d'une incitation, de l'offre de Jacques-Alain Miller, d'une amie qui me parle de l'exposé qu'elle prépare, pour que l'inconscient s'en mêle et que ce désir d'en dire moi aussi quelque chose, d'entrer dans la série, revienne de façon aussi inattendue

qu'imparable.

Alors ? Seul un cadre spécifique semblerait convenir au recueil du savoir élaboré là. Je ne parle pas de la question des passeurs, n'ayant pas eu la chance de faire cette expérience. Quel pourrait bien être ce cadre ? Le *Journal des journées* continué ? Rien que de l'écrit ? Il est en tout cas réconfortant de voir que ma pente hystérique n'est pas seule en cause, et que la question peut être prise au sérieux.

DÉSIR D'ANALYSANT ET DÉSIR DE PASSE

par **Dominique Laurent**

La décision du collège de la passe de se réunir pour la seconde fois seulement après les Journées de l'Ecole indiquait clairement pour moi l'importance politique que celles-ci revêtaient. C'est dire que ses travaux doivent prendre en compte un événement majeur : celui d'un désir nouveau exprimé de façon massive de témoigner pour chacun d'un rapport à l'inconscient tel qu'il l'engage sur la voie de l'analyste. Ces témoignages constituent une strate de l'histoire à laquelle parvient l'AE lorsqu'il est nommé. Il y en a d'autres jusqu'au dévoilement ultime du semblant, celui qui montre le voile. Certains témoignages entendus sont logiquement dignes de ce qui se recueille dans la passe, pour autant ils ne doivent pas être confondus avec le moment final. L'enjeu actuel auquel le collège de la passe doit se confronter, me semble-t-il, est celui d'une ouverture de la nomination d'AE. Cela implique une élaboration nouvelle des cartels sur le pari que constitue toute nomination. Cela suppose aussi peut-être de repenser la notion d'AE en fonction. Le témoignage clinique épistémique mais aussi politique pourrait s'inscrire dans un cycle plus court, plus vif. Cette éventualité pourrait participer à un nouvel enthousiasme pour s'engager dans la procédure. Si l'ensemble du fonctionnement de la procédure du dispositif de la passe doit être examiné, il me semble que les cartels ont un rôle majeur à jouer pour relancer la dynamique de la passe au moment même où se manifeste de toutes parts un désir de témoignage. Comment faire passer le désir

d'analysant au désir de passe de la meilleure manière ?

ON TUE LE DÉSIR DES JEUNES par **Giorgia Tiscini**

Je lis avec grand attention les derniers JJ sur le débat de la passe et de l'Ecole, et tout cela me questionne jusqu'au bout. Je m'autorise à dire ce que je pense :

L'époque actuelle n'est pas l'époque que vous (en incluant dans ces « vous » tous ceux qui font parti de votre génération), que vous avez vécu... Les jeunes qui vivent dans et pour la psychanalyse aujourd'hui se sentent totalement perdus... La coupure entre les grands psychanalystes de cette époque et le rien de cette époque, est vécue comme mortifère...

Il y a sûrement un côté structural, mais il y a aussi un côté propre à la société actuelle, qui veut tuer le désir, et surtout le désir des jeunes qui sont dans la psychanalyse : pas de travail, pas de patients dans les cabinets (si jamais on essaye de s'autoriser), pas d'entrée dans l'Ecole, et surtout, pas de passe... On prolonge donc l'analyse année après année, en pensant qu'il faudra attendre au moins 20 ans d'analyse avant de faire le pas de la passe (par exemple), ou une demande pour entrer dans une Ecole... Il semble qu'on ne vit que pour rentrer dans une Ecole ou pour devenir AE, en perdant ce qui est le seul noyau central de la question : la transmission de la psychanalyse...

D'où ma question : comment faire pour rétablir une continuité du désir de transmission de la psychanalyse ?

Je me disait alors : pourquoi ne pas faire un *dispositif de « pré-passe »* ? (en gardant toute la confusion que ce « pré » amène : pré-psychose, pré-langage... ce qui n'existe pas, et la « question préliminaire », qui existe). Un choix comme une sorte de serrage sur sa propre analyse (resserrer sa propre analyse presque en un point), pour donner une nouvelle poussée au désir, et choisir qu'en faire par la suite : faire la passe, ou bien continuer l'analyse ?

Si on 'passait' la pré-passe, on pourrait, par exemple, entrer directement à l'Ecole, tout en laissant ouverte « l'énigme » d'aller faire la passe, ou non...

Ce serait rétablir une sorte de passe à l'entrée, mais sans exclure que se puisse

être déjà une passe à la sortie - lier en quelque sorte la question de l'Ecole, notamment de l'entrée dans une Ecole, et la sortie de l'analyse par la passe... la question de l'*entrée* et de la *sortie* étant en lien avec l'ex-time...

L'ÉCRITURE ET LA TRANSMISSION DES PASSES

par Hélène Bonnaud

Le texte d'Esthela Solano paru dans le JJ n°60 pose la question de la voix des passeurs, et de leur difficulté dans la transmission des passes au cartel. L'idée que l'écriture vient encombrer cette transmission par les passeurs n'est pas nouvelle. Il semble même, à relire les documents sur la passe, que cette question soit présente dans nombre de textes. La prise de notes et le souci de l'exactitude conduisent le passeur à ne pas se décoller de son écrit, produisant l'effet de mortification de la passe. Et en effet, on peut penser que l'écriture vient boucher la perte que constitue la parole. Or, la passe est une procédure qui implique l'écrit comme reste de ce qui est dit par le passant, et comme support de la transmission. Il en est sa trace, la trace qu'un dire a eu lieu entre le passant et le passeur. Le temps y est aussi convoqué, la rencontre avec les passants se situe souvent très à distance de la rencontre avec le cartel de la passe. Le passeur est donc soumis à l'obligation de garder la transmission qu'il a à faire, en attente.

L'écriture d'une passe par le passeur apparaît comme un mode de transcription du témoignage oral. Quelle valeur donner à cet écrit ? Et pourquoi donne-t-il lieu, régulièrement, à une vraie plainte des membres des cartels de la passe ? Qu'est-ce qui ne passe pas au lieu même de ce qui s'énonce dans la transmission ? Selon Esthela Solano, il s'agit « d'un étouffement de l'énonciation du passant ».

A l'époque où j'étais passeur, j'ai adopté la façon de faire suivante : Je notais quelques phrases au moment de la rencontre avec le passant. J'écrivais ensuite l'entretien avec le passant. A la fin de son témoignage, je reprenais l'ensemble. On peut dire qu'il s'agit déjà d'un travail d'interprétation. Il y a une part de la parole qui tombe, et ne reste que les points qui engagent la logique de la cure. C'est un premier filtre.

Dans *La cause freudienne* n°49, J.-A. Miller marque le décrochage qui se produit

entre le premier enseignement de Lacan et le dernier. Il s'agit du passage de la suprématie du Symbolique à son ravalement. Il indique que la parole passe d'une valeur de salut à celle « de parasite, voire de cancer, d'épidémie, d'éclaboussure. On trouve évidemment dans cette voie-là un ravalement du sens ». Et J.-A. Miller introduit une théorie de la double écriture.

La première est une écriture liée à la parole qui est une précipitation du signifiant. C'est une forme de traduction. « Ce qui se dépose, sous forme de cette première écriture, c'est ce dont la voix, par ses accents, ses modulations, est le support ».

La deuxième écriture est celle « du pur trait d'écrit. Le nœud borroméen représenté est de cet ordre. Elle vient d'ailleurs que du signifiant, qui n'est pas de l'ordre de la précipitation du signifiant, et qui installe une autonomie de l'écriture par rapport au signifiant ».

Il me semble que l'écriture de la transmission du passeur procède du premier enseignement de Lacan. Elle s'applique à la parole qu'elle cherche à traduire. Mais elle ne peut se contenter d'en être un enregistrement intégral. Elle coupe, elle extrait, elle logifie. Elle cherche à construire un savoir articulé. Est-ce cette écriture qui produit un écrasement du sujet de l'énonciation ? Le travail du passeur consisterait plutôt à structurer le témoignage pour en cadrer le savoir.

La question qui se pose est alors : comment se servir de la deuxième écriture dans la transmission d'une passe ?

Pour tenter d'y répondre, je prendrai appui sur le texte paru dans la LM n° 240 où J.A-Miller reprend sa formule sur les deux modes d'écriture, et y ajoute, deux jouissances.

En effet, il introduit la distinction de deux écritures, « il y a un mode de l'écrit, celui qui parle – qui est comme un corps ». Cette notation est précieuse. [*Sans doute, mais, telle quelle, je ne la comprends pas moi-même, excusez-moi. JAM*] Elle renvoie à la parole comme jouissance du corps.

« Le deuxième mode d'écriture est l'écrit qui ne veut rien dire, en tous cas, celui qui ne se lit pas. Lacan a mis ce terme « pas-à-lire » en circulation, avant de se lancer dans son entreprise du *Sinthome* ».

Ces deux modes d'écriture correspondent l'un au signifiant, l'autre à la lettre. Le symptôme est fait de signifiants : dans *Télévision*, Lacan utilise le terme de *joui-sens* pour montrer la jonction entre le sens et la jouissance. C'est à partir du moment où il sépare cette jonction de la jouissance et du sens qu'il introduit la jouissance transparente et la

jouissance opaque.

Nous pouvons dès lors soutenir deux modes d'écriture dans la passe. L'une qui se réfère au sens joui, c'est l'objet *a* qui en est le noyau et qui vient se loger comme contenant du trou.

Et il y a « la jouissance opaque d'exclure le sens ». Cette écriture nécessite un grand J qui ne se conforme pas au moule, qui exclut *a*. Cela rejoint le point que j'avais indiqué dans le cours « Choses de finesse », (14 janvier 2009), où J.-A. Miller indique que la passe du dernier enseignement porte sur l'inconscient, non pas comme savoir, mais comme jouissance.

Pour transmettre cet inconscient-jouissance, quel serait le mode opératoire le plus adéquat ? Si quelque chose n'est « pas-à-lire » de l'inconscient, comment le transmettre ?

Qu'est-ce qui indique ce passage d'une écriture à l'autre dans la passe ? Comment les passeurs s'en saisissent-ils dans leur rencontre avec les passants ? Comment les cartels de la passe interrogent-ils ce point ?

Il me semble que soutenir que ça s'écrit dans la passe, que ça s'écrit trop, indique déjà une jouissance opaque. S'il ne s'agissait que du sens, l'écriture du témoignage passerait sans cette fatigue qui semble accabler les cartels de la passe et faire répétition depuis des années. Reste que ce « pas-à-lire », comment l'écrire ? S'écrit-il ? Se transmet-il ? Comment lire la jouissance si ce n'est avec le signifiant ?

Sans doute cette question de l'écriture, de son excès notamment dans la procédure de la passe, est-elle le symptôme même de ce reste de jouissance d'un écrit « pas-à-lire ».

Mais peut-être que l'effet de ravalement produit par la transmission n'est-il que la conséquence d'une passe ratée. Alors il faut s'interroger sur ce qui est en cause dans cet échec et qui fait barrage au désir de savoir comment ça ne s'est pas écrit.

Dans une intervention du 21 janvier 2007 sur la procédure de la passe, J.-A. Miller notait que nous étions arrivés à la fin de la passe comme science. Et il prônait l'idée de passants artistes. C'est une question qui n'est pas facile à comprendre. Il faut sans doute se demander comment le passant peut transmettre une certaine lumière sur son analyse, et comment il fait pour qu'elle éclaire l'Autre de son temps. L'éclair, n'oublions pas, c'est le terme que Lacan retient : « Il y a une chose qui est importante, c'est que si effectivement cette passe peut être quelque chose qui, tout d'un coup, met en relief pour celui qui s'y offre met en relief, comme peut le faire un éclair, c'est à dire d'une façon qui

approche soudain un tout autre éclairage, une certaine partie d'ombre de son analyse ; si c'est bien dans cet éclair que quelque chose peut être aperçu de cette expérience, c'est une chose qui concerne le passant. Je dois vous affirmer, je pense que nul dans le jury même Leclaire ne me démentira, je peux vous affirmer que ça a été pour certains une expérience absolument bouleversante. » (Congrès de la Grande Motte en juin 1975).

Cette expérience bouleversante, ça a été aussi pour moi, le temps des Journées 2009. J'y ai éprouvé comment l'École s'est mise au service de la transmission de la psychanalyse.

POUR LE COLLÈGE DE LA PASSE

par Jean-Claude Razavet

Je m'autorise pour parler, de la nouvelle orientation donnée par JAM ces derniers temps et de ses effets observables à ces dernières journées. À savoir un retour à Lacan qui remet le projecteur sur la psychanalyse pure, et du même coup place au second plan, non seulement la psychanalyse appliquée mais aussi la clinique comme telle. Or le dispositif de la passe a été inventé pour explorer les effets de la psychanalyse pure poussée jusqu'à un certain terme, et pour en apprendre sur ce terme. Il sert secondairement à désigner du titre d'AE ceux dont on pourra dire de leur analyse qu'elle aura été didactique, sans préjuger de celui qui l'a conduite. Étant parvenu jusque-là, on peut s'attendre à ce le sujet désire faire partager à la communauté analytique qui l'a nommé, le vif de ce que la psychanalyse lui a apporté avec les moyens qui sont les siens,. Pas besoin d'être un orateur ! Et il est juste que l'École lui offre la possibilité de le faire pendant un certain temps. Et rien ne l'empêche de continuer tant qu'il en aura le désir et la force. Je mets donc l'accent d'une part sur le désir (et non le devoir comme on l'entend dire), et d'autre part sur l'offre. Si chacun, passant, passeur, cartel, avait cela en tête, ça changerait peut-être des choses.

Il y a dans le dispositif un élément très particulier qui est le passeur. Il me paraît

urgent de s'interroger sur sa fonction, pour apprendre à les désigner et savoir s'en servir. Voici comment je m'imagine ce qui a pu présider à cette invention de Lacan. Il est probable que Lacan ait entendu sur son divan des analysants s'interrogeant sur la fin de leur cure, des propos comme celui-ci : « Un tel m'a parlé de ce qu'il traverse en ce moment, c'est très intéressant, c'est un peu comme moi... etc . Un type comme ça devrait être capable de faire passer quelque chose de ce que lui raconte son petit copain, à un jury ! c'est sans doute comme ça qu'il a introduit dans la psychanalyse un troisième dispositif, s'ajoutant à ceux de la cure et du contrôle. Notons que le contrôle présente un point commun : Le contrôleur porte un jugement sur un patient dont il est privé de l'image et de la voix. C'est ce dont le cartel lui aussi est privé, et dont il ne sait pas toujours se priver. Ah ! ce passant, je le connais, il est comme ci il est comme ça, il est incapable de faire un enseignement. .. etc. Je trouve que le cartel devrait s'astreindre à une certaine ascèse de ce côté là et pour cela il doit être convaincu 1° de la nécessité de cette privation de l'obscénité imaginaire du groupe et 2° qu'il sache que le secrétariat se charge de cet aspect des choses qui, bien sûr n'est pas à négliger.

Cette ascèse, on la doit bien à ceux dont on ne dira jamais assez l'immense confiance qu'il font à l'École en participant à l'expérience. On en a eu beaucoup de témoignage à ces journées

Je fais ce rappel , à partir de l'expérience de ma participation aux cartels de la passe dans les années 80 et ces dernières années.

Entre les années 80 et aujourd'hui on constate que la section clinique est passée par là, qui a fait son travail d'acculturation. Une efficience qui dans le fonctionnement du dispositif de la passe apparaît, de mon point de vue, souvent comme un obstacle. Les passeurs sont tentés de nous présenter les témoignages comme des cas cliniques. Avec une certaine connivence avec le cartel, en s'efforçant de faire reconnaître qu'au niveau clinique, ils sont au top niveau. IL n'est pas sûr qu'au niveau du cartel, nous ne soyons pas complice de ce qui m'apparaît comme une dérive. Sommes nous là pour faire la clinique de nos collègues ? Certes, comme l'a montré Merlet, il y a un tropisme du psychotique pour la passe, mais c'est au secrétariat d'éliminer les demandes trop délirantes. Cela permettrait au cartel de prêter attention à des phénomènes qui s'apparente à des phénomènes psychotiques et qui sont le signe d'un franchissement (cf. *Écrits*, « Réponse à Daniel Lagache »), sans pour autant être saisi d'horreur.

Il n'est pas question de mettre la faute sur le passeur, il s'agit de savoir ce qu'on attend de lui, d'apprendre à le nommer, et surtout à s'en servir. Car nous sommes

essentiellement là pour apprendre des passeurs et des passants qui devraient être dans le même courant, la même passe au sens maritime, ce qu'est la passe, la fin de l'analyse, ou le passage à l'analyste.

C'est pourquoi, pour ma part, je ne suis pas choqué ou étonné qu'un passant, dans un moment plutôt maniaco-dépressif, dise, avec ce qui peut apparaître comme une certaine arrogance : « Ça, c'est ça, la passe ». Ça ne devrait horrifier ni le passeur ni le cartel. Il est à voir si ce point d'horreur n'est pas un élément qui puisse nous guider C'est bien ça qui, dans le meilleur des cas devrait donner envie à des analysants relativement frais et neufs, j'insiste, et encore naïf, autrement dit, de participer à l'expérience de la passe. Ce que j'ai entendu à ces journées me fait sortir de ma réserve. Cette fraîcheur, bien sûr, elle est encore plus exigible du passeur si on veut qu'il puisse fonctionner comme *drite Person*. Ça serait autre chose qu'un passeur devenu passeur professionnel, parfait clinicien, capable de faire un parfait exposé clinique. Un analysant dans la passe, susceptible d'être passeur, c'est à dire d'être la passe, n'est dans la passe que pour un temps limité, au bout d'un certain temps c'est fini, c'est à celui qui l'a désigné de le retirer du chapeau.

C'est tout cela qu'il serait souhaitable de mettre au travail avec ceux qui les désignent (Est-ce que d'autre que les AME ne pourraient pas en désigner ?), ceux qui les utilisent, voire avec les passeurs eux-mêmes.

Quand on entend la qualité d'énonciation de ce qui a été présenté à ces journées sans l'intermédiaire du passeur, on ne peut qu'être saisi, je le répète pour conclure, de l'urgence de penser à nouveau frais la fonction du passeur.

LE PAS DE SAVOIR

par Laure Naveau

Renversement

Souligner, comme je l'ai fait lors de l'AG de l'École, le renversement absolu, relativement à la passe et à la psychanalyse pure, que constitue ce que Jacques-Alain Miller a introduit toute cette année, à son Cours, « Choses de finesse », dans les entretiens d'actualité, avec le JJ et ces Journées extraordinaires — et ce n'est pas fini — , appelle d'autres remarques.

Une nouvelle École est en train de naître, cent huit analysants-analystes se

risquent à exposer un bout de ce qui surgit sur leur chemin analytique, et son élucidation.

Par la grâce du transfert, et par cet acte inédit, chacun naît ou « tombe », comme l'a écrit Laura, analyste. Et ce, de façon singulière, élective, contingente, discontinue. La passe s'en trouvera nécessairement rafraîchie, puisque cette fraîcheur, cette témérité joyeuses, avaient un goût de passe.

Cela peut égayer le « malentendu de naissance », cela peut éclairer le « jeté dans le monde du langage ».

La faute, le falsus, porte alors sur comment chacun, pour son propre compte, s'en arrange (cf ; mon intervention aux Journées, « Médusée »). En ce point, une très jeune analysante peut se retrouver sur le même plan qu'une analyste qui a été nommée AE. En ce point, elles font la paire, même combat analytique: l'inconscient ne connaît pas le temps, mais il aime l'occasion. Il aime que l'on s'analyse. Que l'on sache transmettre l'analysé en soi. Que l'on s'autorise.

Oui, le malentendu tient au traumatisme de la langue pour chacun, mais il arrive qu'il soit élucidé et, en un éclair fulgurant, levé. L'AE est « toujours nouveau, de l'être pour le temps de témoigner dans l'École, soit trois ans (...)» (Jacques Lacan, Lettre pour la Cause Freudienne, 23 octobre 1980). L'AE est toujours nouveau s'il ne cesse pas de passer la passe, et ces journées lui en ont offert la superbe occasion. Ce qui compte pour la cause analytique, non pour lui, est qu'il soit un AE « à la hauteur », qu'il l'ouvre, qu'il y mette du sien dans la politique lacanienne. Occasion et rencontre sont de la partie. Comme l'est le désir, ce désir « où le sujet est appelé à renaître pour savoir s'il veut ce qu'il désire (...) », car « (...) sur ces tables, rien n'est écrit pour qui sait lire, hormis les lois de la Parole elle-même. » (Écrits, p. 682 et p. 684)

Nous l'avons vécu, c'est possible. Ce sera écrit. Il nous appartient d'accueillir toujours cette jeunesse qui s'analyse, qui devient, qui tombe, analyste.

L'épreuve et la fonction

« Il est urgent de l'arracher (la parole) à l'emprise de l'écrit, afin que les passeurs fassent entendre une voix ». Cette proposition d'Esthela dans le débat actuel sur le passeur me parle. Elle résonne avec celle de Pierre : « L'énonciation du passeur est, à ce moment, décisive. »

Avoir été désignée passeur par mon analyste, il y a plus de dix ans, fut par moi interprété dans le sens d'une performance à faire au service du passant soit, de la passe, et de l'École. En particulier, pour une passe où j'avais été désignée comme « troisième » passeur par le cartel. Je l'avais défendue avec toute ma verve, car j'étais convaincue. A la

fin de ma transmission, le cartel demande que je donne mon avis. Je répond : « C'est une performance. » Il m'est alors répliqué, du tac au tac : « La performance, c'est vous qui l'avez faite ».

À ce moment de mon analyse, être désignée passeur correspondait à un franchissement : être sortie du bain oedipien tout en acceptant d'entrer dans la même École que celle des parents (le même bain). Une École de Lacan subjectivée par moi, où il y avait des choses à faire pour son orientation et pour la psychanalyse (nous étions en 1997, une crise menaçait).

Je passais un cap, je passais à autre chose, le corps se mettait en mouvement, je traversais en rêve des ponts, je faisais le pas sur l'autre rive. Et, du même pas, je pouvais devenir passeur, m'intéresser à l'autre, le « faire passer », et parfois, devenir analyste. Faire entendre ma voix pour la psychanalyse était donc déjà là, mais je ne le savais pas encore.

La séparation d'avec cet objet survint quelques années plus tard, lorsque je pus devenir une voix , et laisser à mon analyste cette « voix douce », qui ne portait plus aucun sens-joui hérité du symptôme familial.

Prête à témoigner dans l'École, je m'engageais d'un pas décidé dans le dispositif de la passe et fut nommée AE.

Sans doute, mes deux passeurs ont-elles su faire entendre ma voix, avec talent.

Une urgence se faisait à cette époque déjà pressante, avec les Forums, de faire passer la psychanalyse dans le politique. Cela avait fait partie de ma décision. Je l'ai transmis lors de mon enseignement d'AE (cf « Obtenir la différence absolue », fascicule Tresses)

Aujourd'hui, le formidable « pas en avant » collectif et politique impulsé par ces journées pourrait avoir comme effet singulier que les uns fassent le pas de la passe, et les autres soient désignés comme passeurs.

Entre épreuve et fonction donc.

PASSE CHARNIÈRE

par Miquel Bassols

Un récent débat à Barcelone sur la passe a soulevé un point qui me semble intéressant

d'apporter au Collège. On a parlé là de la passe comme d'un *dispositif charnière*, d'abord dans le témoignage du passage de l'analysant à l'analyste, dans la porte d'entrée à l'Ecole à l'époque où le dispositif a accompli aussi cette fonction, dans les battants de la fenêtre intérieure de l'Ecole où la question se pose sur ce qui est un analyste... Mais l'expérience et le dispositif de la passe sont aussi une charnière entre l'intérieure de l'expérience analytique et de l'Ecole et l'extérieure qui fait souvent sont extimité même. En fait, on peut lire dans la « Proposition » de Lacan aussi un pari pour transmettre ce qui est un analyste, - « comment on devient analyste » -, à l'Autre du discours social de la façon la plus claire et précise possible. Et c'est ainsi justement que l'Ecole comme sujet trouve dans l'expérience de la passe sa propre division, une division qui doit être toujours renouvelée dans cette fonction de charnière entre son intérieur et son extérieur, dans la tâche de témoigner et de transmettre ce qu'est un analyste au début du XXIème siècle.

Les récentes Journées de l'ECF de ce mois de Novembre ont été, en effet, le meilleur exemple qu'on pouvait donner de cette fonction charnière entre le plus intérieure et privé et le plus extérieur et public de cette expérience singulier du devenir analyste. L'Ecole a rencontré là le plus vif de sa propre division comme sujet face à ce qui est aujourd'hui la cause analytique. Et cela dans la mesure où l'on a fait un grand effort minimaliste, dans un idéal d'éclair et de simplicité, pour réduire ce témoignage au plus essentiel a fin d'être convaincant au premier venu, un quelconque de la multitude des participants à ces Journées.

La question se pose alors de ce que cette expérience peut nous enseigner – aux passants, aux passeurs, aux cartels de la passe, au Collège même – sur la politique à suivre dans cette fonction de la passe-charnière quand elle vise non pas seulement l'intérieur supposé de la communauté analytique (il y a toujours communauté supposée !) mais surtout cet extérieur qui est aujourd'hui le véritable partenaire extime de la psychanalyse.

« *IL N'Y A PAS LE FEU* »

par Patricia Bosquin-Caroz

En 2002, je participais, en tant que passeur au cartel de la passe.

Précédemment, comme passeur, je connus deux moments. Le premier s'inscrivait dans l'effervescence de « la passe à l'entrée ». Le second dans celui de la passe dite conclusive. A cette époque les demandes de passe, sériées en amont, devaient démontrer leur fin. Les autres étaient donc arrêtées. Je connus dans l'exercice de ma fonction de passeur une fracture. D'un côté l'inflation de la passe, de l'autre, sa déflation. L'Ecole venait de juguler « l'acéeffisation » qui la phagocytait. Et pourtant, dans ce moment de « la passe à l'entrée », l'Ecole était animée par un désir de passe. Cette atmosphère vivante était autant perceptible dans la rencontre avec les passants, que dans celle avec les cartels. Chacun était, si je puis dire, sur le qui vive. Ensuite, vint le second temps avec sa raréfaction des demandes de passes. S'ensuivit alors une traversée du désert. Désert des demandes. Désertion de la passe. Dans le cartel nous éprouvions ce désert. Ce désert finit par gagner du terrain sur notre désir. Désert est un terme qui aujourd'hui dans la clinique s'oppose à celui de désir. Il dit la mort du phallus qui anime. Il en est son farouche rival. Malgré tout, quelques passes furent examinées. Mais force est de constater que l'atmosphère première était perdue. Le temps de l'attente commençait. Qu'attendions-nous ? Que l'Autre demande la passe. On se le disait. On se demandait ce qui se passe... L'analyste suscite l'attente, il sait la cultiver, nous dit JAM dans son « Introduction à l'érotique du temps » (La Cause freudienne N0 56). Là, l'attente est propice à la surprise que provoque l'interprétation. L'obsessionnel attend aussi. Il attermoie le temps. Mais son attente à lui tient l'Autre en suspens pour lui faire donner l'objet demande (JAM). J'attends que tu me demandes. L'Ecole attendait que l'Ecole demande la passe. C'est le serpent qui se mord la queue. L'attermoiement confine à l'impossible réalisation du désir. Que faire dans cette salle d'attente qu'était devenue l'Ecole. Attendre. Attendre et penser : Et si la raison en était l'intérêt de l'Ecole pour la psychanalyse appliquée ? Des questions épistémiques se posaient également : C'en est fini de la traversée du fantasme, quid du synthome ? Et pourtant chacun savait bien que les analyses se trament sans se coller à la doxa, leur fin, toujours contingentes aussi. En attendant Godot, nous meublions l'attente. Nous finîmes par l'habiter. Elle, tel le désert ne cessait de gagner du terrain. Elle finit même par contaminer le temps qu'il fallait pour répondre au passant. Ce temps de l'attente s'immisçait au travers d'un autre, lui barrait le chemin, celui que Lacan dénomme, l'instant de voir. L'atmosphère asphyxiante de

l'attente n'a-t-elle pas aujourd'hui finit par étouffer cartels, passants, passeurs ? Le temps pour comprendre ce qu'est la Passe ne nous a-t-il pas fait rater l'instant de voir ce qu'elle est au un par un ? En attendant, il en fallut un qui dise « suffit d'attendre ! ». En attendant Godot !

LA NÉCESSITÉ DE LA RÉPONSE, OU LE MENTOR GÉNÉRALISÉ

par Philippe Chanjou

J'ai fait la passe en 2008 et j'ai reçu comme réponse : « Vous êtes vivement recommandé à l'Ecole par le cartel ». J'ai demandé à rencontrer Miquel Bassols, plus un du cartel. L'explication fut la suivante : « nous n'avons pas pu vous nommer AE car nous ne vous connaissions pas » On peut ironiser en se demandant qui connaît mieux un sujet qu'un cartel de la passe ? Mais ce n'est pas dans ce sens qu'il faut comprendre connaître, mais comme le fait que je n'avais écrit en tout et pour tout qu'un article clinique dans la lettre mensuelle. Concernant la passe elle même j'ai eu droit à des superlatifs comme bouleversant ou extraordinaire ou enfin rare. Un des membres de ce cartel, ex AE, m'a confirmé le fait que la charge de l'enseignement d'AE était beaucoup trop lourd pour que l'on puisse l'a confié sans un minimum de garantie concernant la capacité de la personne a pouvoir l'assumer.(c'est moi qui parle de garantie, le mot n'a pas été prononcé) Il s'agit là d'une réalité incontestable, mais elle a comme inconvénient majeure de ne pas permettre au passant, qui a témoigné d'une séparation d'avec l'objet, d'utiliser explicitement le matériel de son analyse pour son travail dans l'Ecole. Ceci me paraît être une perte très dommageable non seulement pour le passant, mais également pour l'Ecole qui se prive ainsi de ce qui la soutient et la met au travail. Le risque majeur étant de tirer l'Ecole vers le discours universitaire.

Je propose une réponse à cela : la mise en fonction du « mentor généralisé ».

Cela signifie qu'il faut sortir l'AE de sa solitude héroïque en l'allégeant de sa charge de représenter l'Ecole, et mettre en place le fait que toute élaboration de l'AE doit impliquer une réponse d'autre membre de l'Ecole et que cela devienne donc d'emblée une conversation. Je donne un exemple : une de mes questions concerne la vérité, et cela, à partir d'un point majeur de ma cure. J'ai pu en effet analyser le fait que la question de la vérité s'était mise en place pour moi vers l'âge de 4 ans, au moment précis où l'objet regard s'est mis en fonction. Tenter d'élaborer une articulation là dessus tout d'abord perd son sens si je n'en donne pas les coordonnées cliniques, mais ensuite, il me serait très précieux de pouvoir proposer à un mentor de mon choix, qu'il me réponde, et bien sûr, que cette réponse soit publiée. Je pense, par exemple à François Regnault qui va intervenir à Rennes sur cette question de la vérité. Mais il y en aurait tant d'autres !!

Quelle mise au travail ce serait pour moi ! Je n'aurais plus, en tant qu'AE à supporter héroïquement la charge de l'enseignement pour l'Ecole, mais je proposerais une conversation à partir des points vifs de ma cure. L'angoisse de l'Ecole que l'AE ne soit pas à la hauteur de sa tâche serait allégée par ce droit de réponse. En d'autres mots : vive l'AE castré de la vérité et vive la conversation ! Sa seule prérogative, et pas des moindres je le concède, serait de recevoir une attention particulière des mentors à qui il s'adresserait.

L'AE castré de la vérité, bien sûr, tout le monde sera d'accord avec cela, et pourtant dans les faits et le fonctionnement de la passe, il semble qu'il y ait encore une sorte d'idéalisation de l'AE.

Une des causes à cela me semble être l'erreur qui consiste à croire que la séparation d'avec l'objet soit la fin de la cure. Il n'y a rien de pire que de faire flamboyer cette séparation comme étant le point final, alors que le dur travail concernant le sinthome ne fait que commencer ! J'ai tenté de commencer à dire quelque chose de cela dans mon texte pour les journées. En tous cas je propose cela au débat.

Le mentor généralisé ne doit pas, bien sûr s'arrêter à la seule question de la passe et des AE, elle doit guider l'ensemble de nos échanges. Je pense que notre revue devrait s'inspirer en partie du journal des journaux, en pratiquant des conversations sur des points précis. Il s'agirait encore une fois qu'un texte puisse recevoir une ou plusieurs réponses et qu'ils soient tous publiés en même temps dans la revue. Cela amènerait, il me semble, plus de vie à nos échanges.

L'expression de Laure Naveau, à l'assemblée de l'Ecole, concernant « l'AE jeté » doit être généralisée : tout travail nécessite réponse. Nous avons tous ressentis cela,

avant les journées, quand nous étions dans l'attente d'une réponse concernant nos textes. J'avais écrit un petit mot à JAM pour lui dire que j'accepterais de ne pas intervenir aux journées (quel culot !), à condition que l'on me réponde d'une façon qui me permette de me remettre au travail. Si un sujet ne peut pas se faire entendre, il est réduit effectivement à l'objet jeté.

La nécessité de la réponse met en évidence que le mentor c'est toujours l'autre, notre partenaire-symptôme. Et c'est tant mieux.

DE LA POUSSIÈRE DANS NOS DISPOSITIFS ?

par Philippe La Sagna

Dans la proposition de 1967 sur le psychanalyste de l'Ecole, Lacan produit le dispositif de la passe.

Il peut paraître complexe. Ce qui est sûr c'est que Lacan vise alors à arracher la fin de l'analyse et son examen à l'intersubjectivité qui est alors la trace de l'aventure existentielle dans la psychanalyse.

Le passant est en effet destitué comme sujet, il a faire valoir l'être et non le sujet, et aussi un désir d'analyste qui de façon paradoxale s'extrait du manque à être. Ce qu'il s'agit d'attraper avec le dispositif c'est le désir de l'analyste. Et c'est là où intervient le dispositif et le passeur qui « est la passe ». A entendre ici comme le fait que la passe, dans la cure cette fois, est aussi un « moment originel ». Moment incarné dans le passeur, qui par cela, et en suivant Saint Thomas, s'arrache au temps de l'histoire. Cet arrachement au temps de l'horloge rend ce moment originel actif pour longtemps. Mais ce moment ne peut s'exprimer de ce fait même dans la dimension du temps, dans la dimension de l'histoire et du semblant. Il reste donc une origine active mais close.

C'est aussi pour cela que le passant est lui dans une position autre, celle du franchissement vis-à-vis de la passe, il a franchi la passe. Il est donc un peu au de là du passeur. Ce passeur est celui en qui est présent le désêtre qui a frappé l'analyste dans la cure, il en a fait l'expérience, mais qui n'a pas choisi comme le passant d'endosser lui-même la fonction du désêtre en passant à l'analyste. Vouloir endosser ce désêtre en ayant rencontré la chute du sujet supposé savoir cela fait partie du désir énigmatique de l'analyste.

La question qui se pose est celle de savoir quel usage le passant fait du passeur qui est la passe, en acte. Le passant qui a franchi la passe ne l'est plus. C'est en cela qu'il peut témoigner de sa passe par un regard en arrière. Il y a là un retour au temps et à l'historisation de ce qui s'est passé ; le jeu du dispositif c'est aussi permettre que se recueillent, grâce au passeur, des semblants, des formes, une histoire et la trace de l'événement passe, du réel. Le passeur est comme un obstacle, un écran qui permet de mieux saisir le relief dans les ombres heureuses qu'il apporte. Il y a là dans ce dispositif comme un écho des dispositifs optiques de la science qui servent à produire la certitude de l'existence d'objets physiques insaisissables aux sens, à mi chemin entre le mathème et l'objet du monde. Faut-il alors reprocher au passeur cette fonction d'obstacle, ou faut-il savoir s'en servir ? Par ailleurs ce passeur est bien placé pour authentifier les affects singuliers du passant. Quel usage le cartel de la passe fait-il alors du passeur ? Utilise-t-il vraiment la lumière que porte le passeur et les ombres aussi et surtout son jugement ? Certains passeurs ont témoigné que le style du cartel facilite ou inhibe le travail du passeur. Il y a bien un usage du passeur.

Il existe aujourd'hui face à ce dispositif complexe de la passe, le style direct des journées d'études. Ces journées qui viennent au minimum, interpréter le dispositif actuel, voire la passe elle-même. Et, à coup sûr, qui montre la poussière sur les meubles du collègue de la passe. Un peu de mise à ciel ouvert dans le JJ peut nous servir de Pliz, cela suffira-t-il ? Ce qui est en jeu ici, dans le style direct des journées de l'ECF, évoqué dimanche par Serge Cottet, ce n'est pas de montrer, comme en 67, la fonction d'un objet (a) qui fasse pièce et qui rende compte de la destitution du sujet opérée par la science moderne, voire de trouver le mathème d'un désir énigmatique.

Il s'agit dans le style direct des journées de faire partager à un public singulier une satisfaction, celle qui s'obtient de l'analyse, et ce sur le mode d'un événement à plusieurs, soit sur un mode plus proche de l'événement artistique qui module le style des événements contemporains. C'est là la mise en acte de la passe sinthome, le show off plus que le labo. Il n'y a plus la complexité « apparente », ni la pascience (Cf. JA Miller en 2007) de la passe deux, mais une autre complexité, celle du goût d'un siècle. L'Ecole des AE était là le samedi des journées, palpable, pépinière naturelle, interprétant la place et la fonction de l'AE dans l'Ecole. Il faudra se faire à l'idée que l'interprétation est extime, elle vient du « dehors », celui que crée l'événement, même si elle n'existe pas sans la base, le « dedans » Ecole.

La mise en question des passeurs, si le passeur est la passe, nous interroge donc

aujourd'hui sur le dispositif de la passe deux, sur ce qui est en jeu dans le dispositif. Nul ne doute pourtant qu'il y a une « chose » qui apparaît-là, dans ce dispositif, et peut-être aussi nulle part ailleurs, et qui pourtant n'attire pas tellement des sujets plus jeunes, ceux qui ont témoigné, dans ces journées, de la qualité de leur formation. Alors est-il temps déjà de changer le dispositif de la passe deux ? Par exemple en donnant plus de place aux... Passeurs ! Pourquoi pas un cartel de la passe constitué d'un analyste élu par l'Ecole comme plus-un, pour la dynamique, de deux passeurs et de deux AE, ayant ou non dépassé la date limite de consommation. Alors cela ne nous dispense pas de nous interroger ensuite sur l'AE et l'Ecole. Trop de pression, pas assez de pression ? Un profil ? Pas de profil, jetable ou rechargeable ? Des tâches trop précises, pas de tâches ; ce qui est sûr, des AE, il en faut plusieurs. Ceux qui ont fait entendre et résonner la chose samedi pourraient trouver le chemin, avec les passeurs, d'un tel cartel ; c'est une autre histoire, mais il faut aller vite, même si on doit toucher à la routine fût-elle chargée d'histoire.

À PHILIPPE HELLEBOIS (« Crise », in n° 62)

par Pierre-Gilles Guéguen

Votre contribution à la Stéphane Guillon, (dans le style humour vachard) me plaît: elle présente le débat sur la passe sous un angle moins "grand messe" que d'habitude. En plus vous me citez favorablement ce qui me permet de vous répondre tranquillement, une fois mon ego flatté (mais pas anesthésié).

Je surfe personnellement sur la "tendance" reprise d'analyse après la passe (genre!). C'est vraiment super, il y a du boulot...Vous n'imaginez pas comme on s'amuse.Je dirai pourquoi et comment dans une contribution prochaine plus étoffée que celle-ci. (pas un billet d'humeur).

Vous dénoncez , avec justesse selon moi, deux fantasmes qui courent à propos de la passe:

1)L'illusion qu'elle mènerait à la fin de l'expérience de l'Inconscient et qui fait considérer la passe comme le moment où on se débarrasserait enfin de la position analysante pour "êêêtre" analyste (à prononcer avec l'accent et l'air qui convient). C'est du style:" je range mon analyse sur les étagères à côté de la coupe du tournoi de golf".

C'est vrai que le témoignage public c'est du théâtre (on appelle cela "semblant"). On peut le dénoncer mais quand même : l'énonciation touche souvent juste même si l'énoncé est parfois (à mon goût comme au vôtre) un rien trop enthousiaste. J'y entends en général une promesse et un peu de savoir sur la fin d'un parcours (cela ne sort pas à grand seaux). Quelque chose à suivre, assurément en attendant la prochaine goutte d'eau.

Quant à l'optimisme excessif, ce n'est pas faute que JAM se soit acharné comme vous le signalez à le modérer, et d'autres aussi (par exemple à Madrid le 5 mai 2007 lors de la Journée "El Pase y la formacion del analista") pour rendre compte de l'arrangement de la fin et du passage qui s'effectue entre la fin et le "post-analytique".

2) La deuxième illusion qui pourrait la passer, c'est celle du bonheur et du progrès, c'est la conception thérapeutique de l'analyse, celle du psychologue et celle du médecin qui peut-être (excusez-moi), infiltrent jusqu'à vous-même qui affirmez qu'on ne vous la fait pas.

Le "passé" serait à l'abri du réel, heureux comme un adepte de "Lord Layard" et dégagé du devoir de penser sur la fin de l'analyse à partir de son expérience propre.

Son envers, c'est le côté : "Maintenant dégage, on t'a assez vu, tu es AE alors tu cesses d'occuper les estrades". Ne comptez pas sur moi pour obéir à cette injonction. Mais ne vous inquiétez pas, il y a des places, l'estrade est grande.

Il est vrai qu'après m'être fait rétamé après une première demande de passe, ces idéaux, en ce qui me concerne, ont été un peu douchés. Salutaire aspersion d'eau froide: je conseille l'expérience.

Je suis revenu à la charge (entre désir et volonté?), ça a marché. Mes collègues ont été convaincus grâce à mes passeurs que j'avais quelque chose à dire. Avec raison semble-t-il puisqu'il vous reste, une fois les lumières éteintes depuis 10 ans, une vague réminiscence de mon témoignage. C'est déjà beaucoup.

Vous n'êtes plus croyant, cher Philippe? c'est très bien: prouvez-le! soyez pratiquant...

Bien cordialement.

CONTRIBUTION

par Serge Cottet

L'effet retentissant des Journées de l'Ecole sur les enjeux de la passe me paraît

indéniable : une question aussi cruciale que le passage du psychanalysant au psychanalyste, qui reste latente ou lacunaire dans les témoignages du dispositif ordinaire, a trouvé dans ces circonstances, un vecteur de son élucidation. Il a fallu cette demande explicite qui fait le thème d'un congrès, pour que des analystes fassent entendre quelque chose de leur inconscient qui les a fait passer à l'acte ; cela avec concision, clarté et autres vertus d'énonciation qui donnent un témoignage épuré de l'expérience pour dégager l'agalma de la passe. Bien sûr les effets de prestige de la parole et de l'énonciation, du direct et de la présence, ne sont pas étrangers à cette séduction, éléments justement absents de la passe. On ne méconnaît pas la différence de structure entre un exposé très écrit de congrès et une procédure de distanciation. Il n'empêche que dans ce cadre on a entendu des analystes anciens passeurs ou peut-être déjà passants mettre les points sur les i concernant les motifs de l'acte analytique. Ainsi sur le fond, quel que soit le dispositif, toute l'Ecole peut en prendre de la graine et notamment, en plus des cartels, les passeurs comme les passants.

Les passeurs y trouveront des motifs de sortir du rôle passif de secrétaire, les passants seront sensibles aux vertus de resserrement, d'ellipse, d'un témoignage traversé par un fil unique. Le cartel, heureux de cet effet de création.

LE REcul DE LA CERTITUDE

par Sophie Marret

Pointer les « insuffisances » des passeurs (trop de notes, pas assez, trop de construction, pas assez, trop d'écrit, etc.) ne saurait suffire à éclairer les questions qui se posent à la procédure de la passe actuellement. Souligner que l'on attend de ceux-ci une ouverture aux points de franchissement du passant, au-delà d'une construction clinique, reste

essentiel mais si cette évidence s'est parfois perdue (et s'est-elle perdue ?), c'est peut-être en partie en raison d'une difficulté concernant les attentes des cartels eux-mêmes. Il me semble que l'on est dans un temps où l'on ne sait plus très bien ce que l'on vise avec la passe, ce que l'on « mesure ». Si la passe est par essence accueil à un savoir nouveau concernant le passage à l'analyste, et qui, donc, ne saurait être défini au préalable, la passe s'est néanmoins orientée de certains repères donnés par Lacan et Jacques-Alain Miller, que l'expérience des cartels et le dernier enseignement de Jacques-Alain Miller rendent plus complexes, relevant la part d'opacité inéluctable à cette mesure.

La plupart s'accordent sur le fait que la passe ne juge pas de la fin d'une analyse, dès lors que l'accent semble plutôt placé à présent sur des moments de franchissement, mais pas n'importe lesquels. L'accent a été porté ces dernières années sur la réduction de l'expérience analytique à la saisie du noyau de jouissance du symptôme qui oriente le sujet, mais il semble que même l'orientation sur l'identification au sinthome ne constitue plus un repère suffisant pour décider ou non d'une nomination. D'une part, parce que certains passants peuvent témoigner d'un tel aperçu mais celui-ci a pu paraître insuffisant à décider d'une nomination (zones d'opacité intouchées, enjeu de la réponse par une nomination etc.), d'autre part parce que les développements récents de Jacques-Alain Miller concernant la part d'« hystorisation » du témoignage et l'horizon d'un aperçu sur un réel « qui ne se conforme pas au moule » du signifiant, rend ce seul critère insuffisant. Il me semble que nous gagnerions à nous ressaisir de ces questions dans un temps où le recul de toute certitude au niveau de la passe retentit sur les visées de la procédure (de quoi vient-on témoigner, dès lors qu'il ne s'agit plus d'attester d'une fin ? Cartels et passants n'ont-ils pas continué à s'inscrire dans la perspective d'un enseignement sur la fin de l'analyse, alors même que cet horizon devient plus incertain ?). Comment préciser le point où nous en sommes de la théorie de la passe, pour susciter un nouvel attrait pour la procédure, là où, me semble-t-il, domine une certaine perplexité à l'heure actuelle ?

Enfin, la passe du temps de l'artiste pourrait-elle ouvrir à des réponses diversifiées, orientées par la variété des constructions sinthomatiques de chacun ?

*Il m'est de plus en plus difficile de retrouver les textes sur la passe
dans la messagerie de jam@lacanian.net*

*Prière de mettre comme objet le mot PASSE en majuscules,
et d'envoyer le texte en document attaché,
soigneusement dactylographié, corrigé, et ponctué.*

Nathalie Marchaisson, secrétaire de rédaction

AGENDA AU 1ER DÉCEMBRE

par Jacques-Alain Miller

1 – Les Journées de Novembre : une trouée. Ce qui était figé, fixé, devient mobile. Le béton se fait pâte à modeler. Une part d'impossible, passée dans le registre du possible, devient meuble et ductile : il y a mutation dans le réel. C'est rare, c'était inespéré, c'est le moment opportun pour agir. Partout à la fois. Mais non pas à la diable : le détail est divin.

2 – Le fameux « vent » des Journées a soufflé ces jours derniers sur ENAPOL, la rencontre latino-américaine du Champ freudien, qui se tenait cette année à Buenos Aires. A en croire Eric Laurent et Judith Miller, il serait en train de passer, sur toute l'Amérique latine. Hier, quelqu'un m'écrivait de là-bas : « On a parlé en première personne ». J'ai répondu : donc, comme à Paris, il y a eu démassification de l'énonciation. Ce matin, un mail de Leonardo Gorostiza reprend le terme : « Ni la forme de l'ENAPOL, ni celle de la Journée de l'EOL, n'étaient particulièrement pensées pour obtenir cet effet, et néanmoins, il y a une joyeuse démassification de l'énonciation. C'est le gay savoir de l'esprit de la psychanalyse ». Ce qui se passera au Congrès de l'AMP en avril, sous la houlette de Luis Solano, aura une incidence dans tout le Champ freudien. C'est d'une refondation qu'il s'agit, rien de moins. Le mot mérite d'être dit. Refondation éthique. Relance du désir. Jouir de l'Ecole autrement. De la catatonie à l'hypomanie, peut-être ? Rien de juridique en tout cas. Et surtout pas d'acquisitions immobilières.

3 – En Espagne, l'Ecole pourra-t-elle échapper à la malédiction qui la voue à l'inertie ? En

Italie, à la malédiction qui la voue à la division ? Rien ne permet encore de le prévoir. Ce qui donnerait de l'espoir, c'est que deux des meilleures revues du Champ freudien sont issues de Barcelone et de Rome : *Mental*, dirigé par Vicente Palomera ; *La Psicoanalisi*, d'Antonio Di Ciaccia. Aux collègues de ces deux Ecoles, l'AMP a délègué Gil Caroz, secrétaire de l'AMP et président de la Fédération des Ecoles européennes, tout acquis à l'esprit « gay savoir ». Pour ma part, je me règle sur le principe de Sollers : « Toujours renforcer les points forts, jamais les points faibles ».

4 – « L'après-Journées », ce n'est pas seulement l'AMP et son Congrès, ce sont aussi les Journées de Rennes, qui ont pris corps. Sept mois nous en séparent. Si la commission d'organisation est déjà à pied d'œuvre, et doit l'être, nous n'en sommes pas encore à l'envoi des travaux, alors que le titre exact n'est même pas encore arrêté. Préparer Rennes, c'est préparer le Forum du début février, pour quoi rien n'est encore fait, c'est préparer le Congrès AMP de la fin avril. Nombre de collègues dont le travail n'est pas passé en novembre, ont accueilli avec intérêt l'idée des mentors en vue de Rennes. La date limite pour s'inscrire était le 27 novembre, nous sommes le 1^{er} décembre, des demandes continuent d'arriver ; par ailleurs, des paires « mentor-tapir » se sont déjà formées ; j'avais demandé aux mentors, qui sont 12, de m'indiquer quels tapirs ils avaient acceptés ; seule Christiane Alberti m'a répondu. Bref, j'attends d'y voir plus clair, d'avoir rassemblé toutes les données pertinentes. Voici le calendrier que j'envisage (sous toutes réserves) :

- a) formation finale des paires mentor-tapir, et détermination du titre : mi-janvier ;
- b) envoi des projets : après le Forum du 7 février, donc à la mi-février au plus tôt ;
- c) échanges sur les projets : courant mars ;
- d) envoi des textes : après le Congrès AMP, donc début mai ;
- e) échanges sur les textes : courant mai ;
- f) envoi des textes définitifs : dernière semaine de mai ;
- g) lecture, sélection et distribution des textes, composition du programme : première quinzaine

de juin.

5 – Les textes sur la passe s'accumulent. Mais tout a une fin. Le *Journal* cessera d'accueillir de nouvelles contributions sur le sujet dans dix jours, exactement le jeudi 10 décembre, à 20h 00. Je mettrai à profit les vacances (pour les autres) pour préparer une brochure qui réunira les plus percutantes et pertinentes des contributions reçues, et j'en convoquerai les auteurs à la mi-janvier, ceux qui voudront bien, afin de conférer avec eux

sur la passe. Le traitement par l'urgence, des *insolubilia* fait souvent merveille. Je le dis aussi aux collègues du RI 3 qui seront en colloque à Bordeaux sur les « cas d'urgence ».

6 – Plus complexe, l'édition des 120 textes du samedi 7 novembre. Je demande aux auteurs de mettre parfaitement au point leur copie, mais sans la refondre, en Times New Roman, corps 12, interlignage 1,5, ou 2, justifié. Titre centré sur le modèle suivant :

Sigmund Freud
mon autoanalyse avec fliess

L'envoi se fera exclusivement durant le prochain week-end, entre le samedi 5 décembre à 6h du matin et le dimanche 6 décembre à minuit, aux deux adresses suivantes en même temps :

jam@lacanian.net
navarinediteur@gmail.com

Indiquez comme objet, en lettres majuscules :

VOLUME

Sur l'icône, mettez votre nom propre en lettres majuscules, suivi de votre prénom en minuscules. Tout manquement à ces dispositions élémentaires se traduirait par un surcroît de travail pour ma secrétaire et pour moi, et par un retard dans la fabrication de l'objet ; de ce fait, je décline toute responsabilité à l'endroit des envois qui ne respecteraient pas ce délai et ces spécifications : s'ils ne sont pas publiés, ils sauront pourquoi.

7 – L'Université Jacques-Lacan. J'en comprends mieux la logique. Cette Université est vide. Elle est toute en puissance. C'est sa force, c'est son charme. Je ne me presse pas de boucher ce trou, j'opère *avec*. Sa gestion, j'ai décidé de la confier à UFORCA, qui a fait ses preuves depuis treize ans dans la gestion de l'Institut du Champ freudien, de ses multiples Sections, Antennes et Collèges. Mon espoir ? Provoquer dans le Champ freudien - qui depuis trop longtemps ronronne satisfait comme si c'était le dimanche de la vie - une saine émulation.

8 – Voici trop longtemps que l'AMP tourne en rond dans son pré carré. Il s'agit maintenant d'ouvrir au Champ freudien la Chine, les Etats-Unis, la Russie, l'Iran. Je ne tire pas des plans sur la comète.

9- J'attends Noël pour retourner à la rédaction des Séminaires. Encore quatre. Et il y a mon cours.

vers Rennes 2010

Monique Amirault : Devenir analyste, dans la pratique

Les Journées de l'École, par leur style, ont permis comme jamais d'éclairer ce qu'est le désir de l'analyste, désir que Jacques-Alain Miller avait proposé en un temps de définir comme « faire état de l'intime conviction d'en être habité » (Réponse à Ché Vuoi ?) . Pari gagné.

Et maintenant ? Les Journées de Rennes ne pourraient-elles permettre que, de là, se creuse le sillon des conséquences pratiques de ce désir advenu au cours de la cure. Car, si la cure est la voie princeps et nécessaire à cette émergence du désir de l'analyste, la capacité à opérer comme analyste n'est pas donnée comme conséquence immédiate, ineffable, telle la flamme du Saint-Esprit.

L'analysant s'engage souvent dans une pratique analytique bien avant la fin de son analyse. Il y a un moment où il s'« installe ». Dans la « Préface à l'édition anglaise du Séminaire XI », Lacan interroge le sens de ce moment, de cet acte : « La question reste de ce qui peut pousser quiconque, surtout après une analyse, à s'historiser de lui-même [...] Autrement dit, y a-t il des cas ou une autre raison vous pousse à être analyste que de s'installer, c'est-à-dire de recevoir ce qu'on appelle couramment du fric pour subvenir aux besoins de vos à-charge. Ou encore: « Vous pouvez dire simplement : j'appartiens à une association psychanalytique car ça m'a semblé une belle situation et m'a donné un travail pas désagréable puisqu'il intéresse tout le monde. »
« Être un analyste est un job et, de fait, un job très dur. »

Ces formulations ironiques ouvrent à formuler des réponses à la question de ce qui pousse à occuper cette place d'analyste, question, dit Lacan, « exigible pour supporter le statut d'une profession nouvelle-venue dans l'histoire. »

Et si, d'une part, il considère, à la fin de son enseignement, qu'une analyse n'a pas à être poussée trop loin, il ajoute cependant que « certains ont réellement la vocation de pousser les choses à leur limite » (Université de Yale, novembre 1975). Et la passe est ce que son École a trouvé pour que l'analysant puisse témoigner de « ce qui lui a donné le nerf de recevoir des gens au nom de l'analyse (Yale).

À Rennes, il pourrait y avoir une place, un créneau pour ce style de témoignage : qu'est ce qui a déterminé, chez l'analysant, dans sa cure, le passage à la pratique analytique ? Comment les événements interprétatifs de sa propre cure ont-ils modifié sa pratique ? Quelles répercussions ont-ils eues ? Quels obstacles ont été levés et quels actes sont devenus possibles à mesure de l'avancée de la cure, si on considère avec Lacan que la résistance est du côté de l'analyste ?

À Rennes, ne pourrions-nous pas nous éclairer et nous orienter de ce propos de Lacan dans « La méprise du sujet supposé savoir » ? « C'est bien dans la pratique d'abord que le psychanalyste a à s'égaliser à la structure qui le détermine non pas dans sa forme mentale, hélas ! C'est bien là qu'est l'impasse, mais dans sa position de sujet en tant qu'inscrite dans le réel. Une telle inscription est ce qui définit proprement l'acte. »

Lors de la journée de l'ACF-VLB qui s'est tenue à Nantes en septembre dernier, deux interventions – celle d'Anne-Marie Le Mercier et celle de Françoise Frank, que nous n'avons pas entendues à Paris – ont particulièrement mis en valeur et bien articulé ces effets de moments de la cure sur la pratique de l'analyste. Je propose que ce style d'interventions puisse avoir sa place et être sollicité pour les Journées de Rennes.

Rubriques du blog

<http://rennes2010.wordpress.com/>

Aperçu des Journées

Le courrier de Rennes

Rennes université

Titre des Journées

Orientation

Organigramme

Infos pratiques

N'hésitez pas à commenter les textes déjà publiés

Annnonce

Nous attendons vos contributions pour le blog des Journées de Rennes : réactions, suggestions diverses, réflexions sur le titre de ces prochaines Journées ou sur leur orientation notamment quant au débat sur la passe. Tout format, tout style.

<http://rennes2010.wordpress.com>

Vos textes sont à adresser à Caroline Pauthe-Leduc (caro.pauthe.leduc@gmail) et Sophie Marret (sophie.marret@wanadoo.fr)

Pour la rubrique du JJ, les textes (au format défini par Jacques-Alain Miller de 4500 signes maximum) sont à adresser à Jacques-Alain Miller (ja.miller@orange.fr), ainsi qu'en copie à Sophie Marret et Caroline Pauthe-Leduc.

2010

7 février : Forum des psys

26-30 avril : Congrès de l'AMP

26 et 27 juin : Journées de la NLS

10 et 11 juillet : Journées de l'Ecole à Rennes

9 et 10 octobre : Journées de l'Ecole à Paris

www.causefreudienne.org

ECF 1 rue Huysmans paris 6^e Tél. + 33 (0) 1 45 49 02 68

diffusé sur ecf-messenger, forumpsy, et amp-uqbar